

## REVUE LITTÉRAIRE

## LES DÉCADENTS

2<sup>e</sup> ARTICLE

Dans le premier article consacré aux Décadents, j'ai essayé, tout en constatant la place que ceux-ci prennent dans la littérature actuelle, de démontrer que les plus déterminés d'entre eux ne sont pas très d'accord sur la signification de l'épithète qui caractérise leur genre, et qu'ils le sont encore moins sur la théorie et son application, puisque les uns admettent le terme décadence dans son acception ordinaire et réclament, comme étant des leurs, des écrivains fort dissemblables; et puisque les autres, n'acceptant le terme que contraints et forcés, essaient d'y substituer celui de Quintessence ou celui de Symbolisme et s'en tiennent rigoureusement au principe qu'ils veulent faire prévaloir — évoquer et non traduire, être subjectifs et non objectifs.

Voyons quelle est exactement cette théorie et les résultats qu'elle peut donner. Divers articles, traitant cette question, ont été publiés cette semaine, notamment dans le *Décadent*, en réponse à quelques critiques — entr'autres à l'étude parue ici même — et un manifeste, intitulé *le Symbolisme*, inséré au *Figaro* sous la signature de M. Jean Moréas, un décadent de la bonne école, sans tares ni défauts, auteur d'un volume de vers dont le sens obscur défie les plus intrépides déchiffreurs d'énigmes, et d'un roman-nouvelle, le *Thé chez Miranda*, écrit dans un style ruisseau d'inouïsme et profondément décourageant pour le lecteur ordinaire.

Ces divers articles s'appuient tous sur la

nécessité de trouver de nouvelles formules artistiques à chaque époque, sous peine de piétiner sur place et d'en arriver à la platitude du pastiche. M. Jean Moréas cite les différentes transformations de notre littérature depuis le seizième siècle et dit fort justement que ce qui est en parfaite décadence aujourd'hui, c'est le Romantisme, la dernière et la plus puissante évolution littéraire. Quant au Naturalisme, il ne lui reconnaît aucune valeur et le considère comme une « méthode puérile » indigne d'être prise au sérieux. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette dernière opinion, cela exigerait tout une analyse du naturalisme, école dans laquelle, comme dans toutes, du reste, il y a du bon et du pire. Mais M. Moréas, en tant que novateur, devrait reconnaître au moins, en faveur du naturalisme qu'il matraite, un plus réel souci que n'en ont les décadents de représenter leur époque et de chercher du neuf.

Evidemment, parbleu ! la littérature, pas plus qu'autre chose, ne peut rester immobile; elle doit se modifier incessamment, et c'est ce qu'elle fait, en dépit des volontés contraires. C'est donc là un argument d'une extraordinaire faiblesse, puisque nul ne le combat ouvertement et que c'est plutôt par impuissance que par plaisir que nombre d'écrivains continuent le romantisme pur ou mitigé. Mais le symbolisme n'est pas destiné à vivre longtemps et il n'aura guère qu'un succès de curiosité, car bien loin d'être une évolution du progrès, il n'est qu'un retour en arrière, l'emploi exagéré d'anciens procédés qui ont fait leur temps, mis au service d'idées vieilles tombant en décrépitude.

Ainsi les décadents préconisent l'emploi de mots rares, précieux, qu'on va dextraire à grand'peine dans les vocabulaires de mots ayant disparu de la circulation, et dont il faut retrouver le sens perdu en s'aidant de l'étymologie, comme ces antiques pièces de monnaie dont les caractères à demi effacés ne peuvent être lus que par de patients numismates. Ils abusent du néologisme, violent les règles les plus élémentaires de la syntaxe, forcent les termes, dénaturent leur signification ordinaire et s'ingénient à trouver des relations parfaites entre les sons et les couleurs. Les voyelles, les syllabes ont des nuances, les consonnes des formes et le tout doit éveiller l'idée mais non être l'idée elle-même. N'est-ce pas, en grande partie, ce que tentèrent les poètes de la pléiade ? Et encore l'emploi des mots vieilliss réintroduits dans la langue poétique, des néologismes, des termes scientifiques ou

de métier, est-il recommandable, quand l'usage qu'on en fait est sobre, et ne peut donner qu'une plus grande force et une parfaite précision à l'idée. Là n'est pas le cas des décadents, chacun le sait, car beaucoup de leurs poèmes sont tout à fait intelligibles, je ne dis pas pour la foule, mais même pour des lecteurs choisis, de ceux qui se tiennent volontiers au courant de la littérature. Quant à la prétendue couleur que représente une lettre et la pseudo relation existant entre le son et la nuance, il y a beaux jours que les Parnassiens avaient inventé cet enfantillage de A, noir; E, blanc; I, bleu; O, rouge; U, jaune.

C'est dans un livre qui vient de paraître, le *Traité du Verbe*, de M. René Ghil, qu'on trouve exposées ces prétentieuses et vaines combinaisons, en un style bizarre et tourmenté qui a l'air d'une gageure contre le plus élémentaire bon sens. Quelques lignes suffiraient pour l'apprécier.

« Or il ne vit, — l'auteur parle de Verlaine — que l'on pouvait plus hardiment pénétrer en l'arcane, et les Voyelles qui devenaient Couleurs, les lever à l'ultime progrès d'instruments résonnants, logiquement domptés. Luf, Paul Verlaine, ainsi qu'un vague rêve qu'on voudrait à l'oubli disputer, l'a de plus en plus deviné, sans pourtant ordonner que la tueur arrive. Mais vite disons quelle Marche légèrement triomphale le doux Trouvère s'est sonnée, tout dissonances douces et sourires puérilement amoureux et murmures, vers les demains. »

Quelque respect que l'on ait pour tout ce qui est effort et labeur, on ne peut que sourire en lisant cette prose qui, par un étrange assemblage de mots très français, atteint le sublime du baroque. Encore ai-je cité un des passages les moins contournés.

D'autre part, M. Jean Moréas, lui, s'exprime ainsi : « Ennemie de l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symbolique cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'idée, demeurerait sujétive. L'idée, à son tour, ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analyses extérieures; car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi. » Le surprenant est que l'auteur de cet article-manifeste, parlant du roman symbolique, dit quelque part : « Des éléments, en apparence hétérogènes, y concourent : Stendhal apporte sa psychologie translucide, Balzac sa vision exorbitée, Flaubert ses cadences de

phrase aux amples volutes, M. Edmond de Goncourt son impressionisme modernement suggestif. » S'il en est ainsi, M. Jean Moréas pouvait tout aussi bien remonter à Chateaubriand, pour la magnificence de ses périodes, et à Victor Hugo pour la richesse de son vocabulaire et la prodigieuse fioraison de son verbe.

Voilà donc la théorie de la forme décadente ou symbolique, comme on voudra. Mais que mettra-t-on sous cette forme, ou plutôt quelles sont les idées qu'elle évoquera ? Or, c'est là le point le plus vulnérable des décadents. Il sentent bien que tout ce qui touche à la vie moderne leur est, avec une pareille langue, absolument fermé : c'est vers le passé qu'ils se tournent. N'est-ce pas là une singulière anomalie chez des gens qui se posent en novateurs, en révolutionnaires ? Écoutez l'un d'eux, M. Anatole Baju : « Les décadents ne peuvent choisir leurs sujets que dans la bonne société. Leurs personnages doivent avoir parcouru tout le cercle des jouissances licites et être en quête de sensations nouvelles. » Mais voici la perle : « Les valets, les ouvriers sont regardés par eux comme des accessoires automatiques de la vie bourgeoise et considérés incapables à jouir des raffinements indispensables aux classes supérieures. » Bigre ! les décadents étant seuls à jouir de ces raffinements, il faut croire qu'eux seuls forment ces classes supérieures, pour qui qui ils ont une si vive tendresse. L'aveu ne manque point de vanité. Mais l'affirmation d'un décadent ne saurait engager tous les autres. Cependant, il est constant que tous ces révolutionnaires en littérature, on presque tous, font profession de catholicisme, de kabbalysme même, et se proclament plus royalistes que le comte de Paris. Et ce qui est piquant, c'est que la plupart de ces fervents spiritualistes sont des affolés de la chair, comme l'auteur des *Fêtes galantes*, dont je viens de tirer un plus que voluptueux petit poème, la *Ballade de Sapho*. C'est déjà d'un bel illogisme.

Mais voilà des progressistes — car les décadents ont à présent rejeté complètement l'idée qui s'attache à l'épithète par laquelle on désigne l'école — qui se vantent de n'écrire que pour quelques initiés, pour eux seuls presque, et qui ont du même coup la prétention de faire, non seulement de nombreux adeptes, mais encore de bouleverser toute la littérature, de la transformer du tout au tout, de faire maison nette et d'asseoir le symbolisme triomphant sur les ruines du romantisme et du naturalisme ! C'est encore plus illogique, car, si leurs

espérances devaient se réaliser, au profit de qui et de quoi se réaliseraient-elles ? Les écrivains seraient-ils donc leurs propres lecteurs ? Ou bien, est-ce simplement parce qu'ils ne sont pas très choyés du public, que les symbolistes le couvrent de mépris, et pensent-ils secrètement qu'ils arriveront à faire un jour l'éducation de ce public qui se refuse à les admirer aujourd'hui ? Autant de questions auxquelles ils ne répondent pas, et pour cause.

Ce qui ferait croire que ceux qui ne sont pas tout à fait des illuminés ne sont que de curieux amateurs, épris des fantaisies les plus étourdissantes, et les autres ce qu'on pourrait appeler des « casseurs de vitres », aimant le tapage parce que le tapage attire l'attention, c'est l'apreté avec laquelle ils tombent non sur leurs détracteurs, ceux-ci les servant par cela même qu'ils s'occupent d'eux, mais sur les adroits blagueurs qui se moquent d'eux en les imitant — et rien n'est plus facile — comme Adore Floupette dans son petit livre de vers, *les Délivrescences*. Ils n'aiment pas la charge, Henri Beauclair et Gabriel Vicaire ne sont pas auprès d'eux en odeur de sainteté. Ils savent bien que leur doctrine a si peu de solidité que la pastichée plaisanterie peut leur faire un tort irréparable, tandis que toutes les charges, toutes les parodies qu'on a faites contre le romantisme à son aurore ne l'ont pas empêché de se développer, et s'il meurt à présent, ce n'est que de vieillesse, après une brillante carrière.

Non, mille fois non, la littérature décadente et symbolique n'est pas celle que le monde attend. La littérature ne fait que suivre le mouvement des idées générales, quand on croit qu'elle le précède. Je ne crois pas, non plus que les décadents, à la supériorité de ce qu'on appelle le grand public, en matière d'art. La foule est moutonnière en même temps que stationnaire. Mais il y a parmi elle une minorité d'élite qui finit par lui imposer ses goûts et, dans cette foule, sans qu'on s'en doute, sans qu'on s'en aperçoive, elle moins encore que l'observateur, se produit une élaboration mystérieuse, de lentes métamorphoses qui préparent les œuvres futures, surtout les œuvres littéraires. Si les écrivains fixent la langue, c'est le peuple qui la fait, et les symbolistes avec leur langue torturée, précieuse, recherchée ne seront jamais compris, même de la partie la plus éclairée de la foule. En somme, peu à peu, la différence disparaît de plus en plus entre la langue parlée et la langue écrite, et la raison en est que la littérature doit être l'expression

fidèle, la traduction exacte des besoins intellectuels, des aspirations d'une époque. Et elle se transforme incessamment, sans qu'on y prenne garde, sous la pression extérieure des faits et des événements.

Que sera-t-elle dans un quart de siècle ? Voilà ce qu'on ne peut prévoir puisqu'on ne peut deviner les modifications que subiront les mœurs et les idées. Mais sûrement elle deviendra de plus en plus philosophique et et plus encore sûrement, sous ce rapport, elle ne retournera pas en arrière pour célébrer les religions mortes ou agonisantes, le despotisme des royautés, les archaïques croyances de civilisations disparues; elle ne s'en souciera que pour les cataloguer et noter les phases de leur histoire. Quant à la forme qu'elle revêtira, la littérature, ce ne sera pas à coup sûr le symbolisme, qui est aux lettres ce que sont les hiéroglyphes à l'écriture, et une des multiples preuves qu'on en pourrait donner, c'est la tendance qu'ont toutes les langues à devenir de plus en plus analytiques, de synthétiques qu'elles étaient. Ce serait contraire au génie de notre race, génie fait de précision et de clarté — ce qui ne signifie pas « pauvreté », comme feint de l'entendre M. Moréas.

L'influence qu'aura eue la passagère poussée décadente sera peut-être d'avoir quelque peu réveillé les passions littéraires endormies; le résultat quelques heureuses expressions hors d'usage, repêchées de l'oubli, et, par l'excès même de la recherche de la forme, une plus grande précision, une plus grande vigueur apportée dans l'art d'écrire.

Loïn donc de faire courir un danger à la littérature, les Décadents lui fournissent un stimulant, et comme il a été dit dans le précédent article, il faut tenir compte de leur tentative très honorable, discuter ceux qui ont du talent, quand ce ne serait qu'un talent d'érudition, les combattre courtoisement, s'il y a lieu, et non les envelopper dans le dédaigneux silence ou les cingler de la brutale moquerie. Le temps est là, du reste, — ceci pour calmer la frayeur de ceux à qui la Décadence fait pousser des cris furibonds — et il dit toujours le dernier mot en ces matières comme en toutes choses.

Sutter Laumann.

## REVUE LITTÉRAIRE

## LES DÉCADENTS

2<sup>e</sup> ARTICLE

Dans le premier article consacré aux Décadents, j'ai essayé, tout en constatant la place que ceux-ci prennent dans la littérature actuelle, de démontrer que les plus déterminés d'entre eux ne sont pas très d'accord sur la signification de l'épithète qui caractérise leur genre, et qu'ils le sont encore moins sur la théorie et son application, puisque les uns admettent le terme décadence dans son acception ordinaire et réclament, comme étant des leurs, des écrivains fort dissemblables; et puisque les autres, n'acceptant le terme que contraints et forcés, essaient d'y substituer celui de Quintessence ou celui de Symbolisme et s'en tiennent rigoureusement au principe qu'ils veulent faire prévaloir — évoquer et non traduire, être subjectifs et non objectifs.

Voyons quelle est exactement cette théorie et les résultats qu'elle peut donner. Divers articles, traitant cette question, ont été publiés cette semaine, notamment dans le *Décadent*, en réponse à quelques critiques — entr'autres à l'étude parue ici même — et un manifeste, intitulé *le Symbolisme*, inséré au *Figaro* sous la signature de M. Jean Moréas, un décadent de la bonne école, sans tares ni défauts, auteur d'un volume de vers dont le sens obscur défie les plus intrépides déchiffreurs d'énigmes, et d'un roman-nouvelle, le *Thé chez Miranda*, écrit dans un style ruisselant d'inouïsme et profondément décourageant pour le lecteur ordinaire.

Ces divers articles s'appuient tous sur la

nécessité de trouver de nouvelles formules artistiques à chaque époque, sous peine de plétiner sur place et d'en arriver à la platitude du pastiche. M. Jean Moréas cite les différentes transformations de notre littérature depuis le seizième siècle et dit fort justement que ce qui est en parfaite décadence aujourd'hui, c'est le Romantisme, la dernière et la plus puissante évolution littéraire. Quant au Naturalisme, il ne lui reconnaît aucune valeur et le considère comme une « méthode puérile » indigne d'être prise au sérieux. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette dernière opinion, cela exigerait tout une analyse du naturalisme, école dans laquelle, comme dans toutes, du reste, il y a du bon et du pire. Mais M. Moréas, en tant que novateur, devrait reconnaître au moins, en faveur du naturalisme qu'il matraite, un plus réel souci que n'en ont les décadents de représenter leur époque et de chercher du neuf.

Evidemment, parbleu ! la littérature, pas plus qu'autre chose, ne peut rester immobile; elle doit se modifier incessamment, et c'est ce qu'elle fait, en dépit des volontés contraires. C'est donc là un argument d'une extraordinaire faiblesse, puisque nul ne le combat ouvertement et que c'est plutôt par impuissance que par plaisir que nombre d'écrivains continuent le romantisme pur ou mitigé. Mais le symbolisme n'est pas destiné à vivre longtemps et il n'aura guère qu'un succès de curiosité, car bien loin d'être une évolution du progrès, il n'est qu'un retour en arrière, l'emploi exagéré d'anciens procédés qui ont fait leur temps, mis au service d'idées vieilles tombant en décrépitude.

Ainsi les décadents préconisent l'emploi de mots rares, précieux, qu'on va dextraire à grand-peine dans les vocabulaires de mots ayant disparu de la circulation, et dont il faut retrouver le sens perdu en s'aidant de l'étymologie, comme ces antiques pièces de monnaie dont les caractères à demi effacés ne peuvent être lus que par de patients numismates. Ils abusent du néologisme, violent les règles les plus élémentaires de la syntaxe, forcent les termes, dénaturent leur signification ordinaire et s'ingénient à trouver des relations parfaites entre les sons et les couleurs. Les voyelles, les syllabes ont des nuances, les consonnes des formes et le tout doit éveiller l'idée mais non être l'idée elle-même. N'est-ce pas, en grande partie, ce que tentèrent les poètes de la pléiade ? Et encore l'emploi des mots vieilliss réintroduits dans la langue poétique, des néologismes, des termes scientifiques ou

de métier, est-il recommandable, quand l'usage qu'on en fait est sobre, et ne peut donner qu'une plus grande force et une parfaite précision à l'idée. Là n'est pas le cas des décadents, chacun le sait, car beaucoup de leurs poèmes sont tout à fait intelligibles. Je ne dis pas pour la foule, mais même pour des lecteurs choisis, de ceux qui se tiennent volontiers au courant de la littérature. Quant à la prétendue couleur que représente une lettre et la pseudo relation existant entre le son et la nuance, il y a beaux jours que les Parnassiens avaient inventé cet enfantillage de A, noir; E, blanc; I, bleu; O, rouge; U, jaune.

C'est dans un livre qui vient de paraître, le *Traité du Verbe*, de M. René Ghil, qu'on trouve exposées ces prétentieuses et vaines combinaisons, en un style bizarre et tourmenté qui a l'air d'une gageure contre le plus élémentaire bon sens. Quelques lignes suffiront pour l'apprécier.

« Or il ne vit, — l'auteur parle de Verlaine — que l'on pouvait plus hardiment pénétrer en l'arcane, et les Voyelles qui devenaient Couleurs, les lever à l'ultime progrès d'instruments résonnants, logiquement domptés. Luf, Paul Verlaine, ainsi qu'un vague rêve qu'on voudrait à l'oubli disputer, l'a de plus en plus deviné, sans pourtant ordonner que la tueur arrive. Mais vite disons quelle Marche légèrement triomphale le doux Trouvère s'est sonnée, tout dissonances douces et sourires puériement amoureux et murmures, vers les demains. »

Quelque respect que l'on ait pour tout ce qui est effort et labeur, on ne peut que sourire en lisant cette prose qui, par un étrange assemblage de mots très français, atteint le sublime du baroque. Encore ai-je cité un des passages les moins contournés.

D'autre part, M. Jean Moréas, lui, s'exprime ainsi : « Ennemi de l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symbolique cherche à vêtir l'Idée d'une forme sensible qui, néanmoins, ne serait pas son but à elle-même, mais qui, tout en servant à exprimer l'Idée, demeurerait sujette. L'Idée, à son tour, ne doit point se laisser voir privée des somptueuses simarres des analyses extérieures; car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'Idée en soi. » Le surprenant est que l'auteur de cet article-manifeste, parlant du roman symbolique, dit quelque part : « Des éléments, en apparence hétérogènes, y concourent : Stendhal apporte sa psychologie translucide, Balzac sa vision exorbitée, Flaubert ses cadences de

phrase aux Goncourt suggestif. réas pour Chateaubri périodes, e de son vo raison de s

Voilà do dente ou s Mais que n plutôt quel ra ? Or, c'es décadents. touché à la pareille la vers le pas pas là une gens qui se tionnaires Bajou : « Le leurs sujet Leurs pers tout le cerc en quête d voici la p sont regard res automa considérés indispensa Bigre ! les ces raffinen forment ces qui ils ont ne manque tion d'un de les autres. tous ces ré presque tou me, de kab plus royalt qui est piq fervents sp chair, com dont je vien tueux petit C'est déjà d

Mais voi décadents ment l'idée quelle on d n'écrire que seuls presq prétention c breux adept toute la litt tout au tu d'asseoir le ruines du r C'est encor

phrase aux amples volutes, M. Edmond de Goncourt son impressionisme modernement suggestif. » S'il en est ainsi, M. Jean Moréas pouvait tout aussi bien remonter à Chateaubriand, pour la magnificence de ses périodes, et à Victor Hugo pour la richesse de son vocabulaire et la prodigieuse fioraison de son verbe.

Voilà donc la théorie de la forme décadente ou symbolique, comme on voudra. Mais que mettra-t-on sous cette forme, ou plutôt quelles sont les idées qu'elle évoquera ? Or, c'est là le point le plus vulnérable des décadents. Il sentent bien que tout ce qui touche à la vie moderne leur est, avec une pareille langue, absolument fermé : c'est vers le passé qu'ils se tournent. N'est-ce pas là une singulière anomalie chez des gens qui se posent en novateurs, en révolutionnaires ? Écoutez l'un d'eux, M. Anatole Baju : « Les décadents ne peuvent choisir leurs sujets que dans la bonne société. Leurs personnages doivent avoir parcouru tout le cercle des jouissances licites et être en quête de sensations nouvelles ». Mais voici la perle : « Les valets, les ouvriers sont regardés par eux comme des accessoires automatiques de la vie bourgeoise et considérés incapables à jouir des raffinements indispensables aux classes supérieures. » Bigre ! les décadents étant seuls à jouir de ces raffinements, il faut croire qu'eux seuls forment ces classes supérieures, pour qui qui ils ont une si vive tendresse. L'aveu ne manque point de vanité. Mais l'affirmation d'un décadent ne saurait engager tous les autres. Cependant, il est constant que tous ces révolutionnaires en littérature, ou presque tous, font profession de catholicisme, de kabbalysme même, et se proclament plus royalistes que le comte de Paris. Et ce qui est piquant, c'est que la plupart de ces fervents spiritualistes sont des affolés de la chair, comme l'auteur des *Fêtes galantes*, dont je viens de lire un plus que volap-tueux petit poème, la *Ballade de Sapho*. C'est déjà d'un bel illogisme.

Mais voilà des progressistes — car les décadents ont à présent rejeté complètement l'idée qui s'attache à l'épithète par laquelle on désigne l'école — qui se vantent de n'écrire que pour quelques initiés, pour eux seuls presque, et qui ont du même coup la prétention de faire, non seulement de nombreux adeptes, mais encore de bouleverser toute la littérature, de la transformer du tout au tout, de faire maison nette et d'asseoir le symbolisme triomphant sur les ruines du romantisme et du naturalisme ! C'est encore plus illogique, car, si leurs

espérances devaient se réaliser, au profit de qui et de quoi se réaliseraient-elles ? Les écrivains seraient-ils donc leurs propres lecteurs ? Ou bien, est-ce simplement parce qu'ils ne sont pas très choyés du public, que les symbolistes le couvrent de mépris, et pensent-ils secrètement qu'ils arriveront à faire un jour l'éducation de ce public qui se refuse à les admirer aujourd'hui ? Autant de questions auxquelles ils ne répondent pas, et pour cause.

Ce qui ferait croire que ceux qui ne sont pas tout à fait des illuminés ne sont que de curieux amateurs, épris des fantaisies les plus étourdissantes, et les autres ce qu'on pourrait appeler des « casseurs de vitres », aimant le tapage parce que le tapage attire l'attention, c'est l'apreté avec laquelle ils tombent non sur leurs détracteurs, ceux-ci les servant par cela même qu'ils s'occupent d'eux, mais sur les adroits blagueurs qui se moquent d'eux en les imitant — et rien n'est plus facile — comme Adore Floupette dans son petit livre de vers, *les Deliquescences*. Ils n'aiment pas la charge, Henri Beauclair et Gabriel Vicaire ne sont pas auprès d'eux en odeur de sainteté. Ils savent bien que leur doctrine a si peu de solidité que la pastichée plaisanterie peut leur faire un tort irremédiable, tandis que toutes les charges, toutes les parodies qu'on a faites contre le romantisme à son aurore ne l'ont pas empêché de se développer, et s'il meurt à présent, ce n'est que de vieillesse, après une brillante carrière.

Non, mille fois non, la littérature décadente et symbolique n'est pas celle que le monde attend. La littérature ne fait que suivre le mouvement des idées générales, quand on croit qu'elle le précède. Je ne crois pas, non plus que les décadents, à la supériorité de ce qu'on appelle le grand public, en matière d'art. La foule est moutonnière en même temps que stationnaire. Mais il y a parmi elle une minorité d'élite qui finit par lui imposer ses goûts et, dans cette foule, sans qu'on s'en doute, sans qu'on s'en aperçoive, elle moins encore que l'observateur, se produit une élaboration mystérieuse, de lentes métamorphoses qui préparent les œuvres futures, surtout les œuvres littéraires. Si les écrivains fixent la langue, c'est le peuple qui la fait, et les symbolistes avec leur langue torturée, précieuse, recherchée ne seront jamais compris, même de la partie la plus éclairée de la foule. En somme, peu à peu, la différence disparaît de plus en plus entre la langue parlée et la langue écrite, et la raison en est que la littérature doit être l'expression

fidèle, la traduction exacte des besoins intellectuels, des aspirations d'une époque. Et elle se transforme incessamment, sans qu'on y prenne garde, sous la pression extérieure des faits et des événements.

Que sera-t-elle dans un quart de siècle ? Voilà ce qu'on ne peut prévoir puisqu'en ne peut deviner les modifications que subiront les mœurs et les idées. Mais sûrement elle deviendra de plus en plus philosophique et et plus encore sûrement, sous ce rapport, elle ne retournera pas en arrière pour célébrer les religions mortes ou agonisantes, le despotisme des royautés, les archaïques croyances de civilisations disparues ; elle ne s'en souciera que pour les cataloguer et noter les phases de leur histoire. Quant à la forme qu'elle revêtira, la littérature, ce ne sera pas à coup sûr le symbolisme, qui est aux lettres ce que sont les hiéroglyphes à l'écriture, et une des multiples preuves qu'on en pourrait donner, c'est la tendance qu'ont toutes les langues à devenir de plus en plus analytiques, de synthétiques qu'elles étaient. Ce serait contraire au génie de notre race, génie fait de précision et de clarté — ce qui ne signifie pas « pauvreté », comme feint de l'entendre M. Moréas.

L'influence qu'aura eue la passagère poussée décadente sera peut être d'avoir quelque peu réveillé les passions littéraires endormies ; le résultat quelques heureuses expressions hors d'usage, repêchées de l'oubli, et, par l'excès même de la recherche de la forme, une plus grande précision, une plus grande vigueur apportée dans l'art d'écrire.

Loin donc de faire courir un danger à la littérature, les Décadents lui fournissent un stimulant, et comme il a été dit dans le précédent article, il faut tenir compte de leur tentative très honorable, discuter ceux qui ont du talent, quand ce ne serait qu'un talent d'érudition, les combattre courtoisement, s'il y a lieu, et non les envelopper dans le dédaigneux silence ou les cingler de la brutale moquerie. Le temps est là, du reste, — ceci pour calmer la frayeur de ceux à qui la Décadence fait pousser des cris furibonds — et il dit toujours le dernier mot en ces matières comme en toutes choses.

Sutter Laumann.